



Raphaël Liogier

À LA RENCONTRE DU

DALAI-LAMA

Flammarion

Extrait de la publication

À la rencontre du dalaï-lama

DU MÊME AUTEUR

- Une laïcité « légitime ». La France et ses religions d'État,*
Médicis Entrelacs, 2006
- Le Bouddhisme et ses normes,* Presses universitaires de
Strasbourg, 2006
- Le Bouddhisme mondialisé,* Ellipses, 2004
- Être bouddhiste en France aujourd'hui,* avec Bruno
Étienne, Hachette Pluriel, 2004
- Géopolitique du christianisme,* avec Blandine Chélini-Pont,
Ellipses, 2003
- Jésus, Bouddha d'Occident,* Calmann-Lévy, 1999

Raphaël Liogier

À la rencontre du dalai-lama

Mythe, vie et pensée
d'un contemporain insolite

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-0880-3

À André Liogier, mon père

I

**Le dalaï-lama,
héros spirituel de l'ère postindustrielle**

Parlerait-on du Tibet sans son célèbre leader charismatique, sans ce dalaï-lama, le XIV^e de la lignée, qui a su faire vivre cette terre himalayenne dans le cœur des Occidentaux. Qui sait répondre aux questions les plus effrontées des journalistes, aux conseils de sagesse des vieux soixante-huitards en mal d'utopie, aux mystiques décadents, aux intellectuels curieux de néo-bouddhisme, qui se veulent spirituels et rationnels à la fois, aux stars déboussolées, aux scientifiques en quête de sens comme on dit, astronomes le jour et astrologues la nuit, et aux hommes politiques qui voient en lui une nouvelle ressource démagogique ?

Cet individu étonnant est devenu, par une sorte de conjonction historique, à laquelle bien sûr il n'est pas complètement étranger, mais qui le dépasse très largement, une figure incritiquable. Une figure universelle au sens où personne, du moins officiellement sur les ondes, à la télévision, dans les journaux, hebdomadaires masculins,

féminins, spiritualistes, politiques et généralistes, ou dans les salons où s'échangent les idées reçues, ne se hasarderait à en dire du mal. Même les plus cyniques des Parisiens ou des New-Yorkais dont les preuves de supériorité se manifestent par un esprit critique systématique, dans les goûts vestimentaires, les idées politiques ou même les aspirations métaphysiques, ne se risquent pas à s'en prendre vraiment à ce héros politico-spirituel des temps soi-disant post-modernes.

Sans doute Jean-Paul II a-t-il pu jadis prendre ce risque – dans les années 1980 – et reprendre à son compte les premières condamnations des missionnaires jésuites à l'encontre de ce « culte du néant », et lancer que les doctrines ainsi professées ne sont pas compatibles avec le christianisme. Encore que le souverain pontife ait dû se rétracter et confesser le péché d'avoir médité sur son confrère à l'heure où dialogue et tolérance sont au principe de toute parole légitime possible. Les deux chefs religieux se retrouvèrent plus tard, à Assise par exemple, sur la même estrade, afin de communier dans le même « esprit de dialogue ».

Les deux hommes devinrent concurrents de dialogue, tous deux voyageurs infatigables, émissaires de la paix universelle sur une terre ensanglantée, porteurs d'un message de solidarité économique dans une société mondiale partagée entre les favelas et la City. Il faut dire que le christianisme, dans sa version catholique Vatican II, opère en partie sur le même marché religieux que le bouddhisme occidentalisé, celui où se rencontrent les citoyens occidentaux désabusés, individualistes et en « quête de sens » des sociétés « postindustrielles ».

Certes, le marché du catholicisme romain opère aujourd'hui sur une plus grande échelle. Ne serait-ce que parce

qu'il sait mieux répondre, moyennant quelques aménagements, à l'appel d'un tiers-monde affamé, en Amérique du Sud ou en Afrique. Mais même si le terrain bouddhiste est plus restreint – en gros les pays riches de l'Europe, de l'Amérique du Nord ainsi que de l'Océanie australe occidentalisée, et bien sûr l'Asie –, cette religion gagne chaque jour des positions, en crédibilité, apparaissant moins exotique, de moins en moins assimilée à une secte bizarre et de plus en plus à une spiritualité sérieuse, et même, pour certains, scientifiques de haut vol ou intellectuels de premier plan, à la seule spiritualité sérieuse.

Quelque « intellectuel » parisien multicarte pourra bien s'en prendre à cette nouvelle spiritualité, la montée au créneau de tel littérateur sonne comme une sorte de petit coup marketing s'appuyant, justement, sur la fabuleuse notoriété du dalaï-lama. Ces rares néo-cyniques ou ces néo-existentialistes ne font pas le poids – comme tout ce qui n'est que néo quelque chose, pâle imitation d'un original dépassé – face à un phénomène originalement nouveau.

L'importance du bouddhisme ne saurait se réduire à quelques descriptions plutôt superficielles, à quelques conclusions tirées d'intuitions hâtivement couchées sur le papier, que ce soit pour décrier ou encore pour encenser. Du côté du regard béat, on trouvera des méditations inspirées annonçant l'ère bienheureuse de la spiritualité. De si immenses découvertes sont immédiatement saluées comme des événements sans précédent : si les fidèles bouddhistes, néo-orientaux, et même certains néo-chrétiens (encore et toujours ces néo...), disent être passés de la religion à la spiritualité, c'est donc que le monde lui-même a basculé irréversiblement du côté spirituel de la force.

De telles prophéties ne font qu'amplifier la rumeur sociale. Donner à lire ce que tout le monde croit déjà savoir. Confirmer le sens commun, afin que chacun s'exaltie devant ses propres intuitions redites avec quelques détours érudits et statistiques. La même sorte d'analyse permet aujourd'hui à nombre d'économistes d'affirmer avec aplomb, après interviews méticuleuses réalisées auprès des hommes d'affaires les plus branchés, que le nouveau paternalisme entrepreneurial du type *Silicon Valley*, est un progrès sans précédent vers plus de justice sociale. Il y a peut-être néanmoins une différence entre ces vues économiques, qui légitiment le néolibéralisme en faisant comme si elles l'analysaient, et ces postures spiritualistes béates. Je soupçonne, en effet, les observateurs spiritualistes de ne même rien chercher à légitimer mais, ce qui est plus grave, d'être sincères, de réellement croire – et de le croire gratuitement, en dehors bien sûr d'un petit éclat médiatique toujours appréciable – que la spiritualité va remplacer la religion, se répandre en marée sur la surface du globe, et que l'on a découvert cela comme on découvrirait un théorème nouveau et imparable.

Mais la « spiritualité » contemporaine n'est-elle pas en réalité une nouvelle religion en train d'émerger ? Une religion qui traverse, irrigue et transforme les anciennes traditions... parfois en prétendant les retrouver ? Un nouvel imaginaire qui s'impose à la langue, aux symboles, et même aux institutions religieuses traditionnelles, du moins dans les sociétés industrielles avancées, en d'autres termes, dans les sociétés les plus riches de la planète. Le dalaï-lama ne serait-il pas, en partie malgré lui, à l'avant-garde de cette nouvelle religion en train de se faire ? C'est du moins cette hypothèse qui m'a poussé à me familiariser avec lui et

plus encore avec son phénomène. À travers lui, à travers sa pensée philosophique mais aussi à travers son image mythique, on peut approcher cette nouvelle religion trans-confessionnelle en construction que l'on appelle la « spiritualité¹ ».

Revenons à l'homme, au leader religieux et politique, afin de répondre plus clairement à la question : parlerait-on du Tibet s'il n'y avait pas ce dalaï-lama en particulier ? Oui, bien sûr, même si ce dalaï-lama n'existait pas avec son charisme et sa pédagogie à toute épreuve, on parlerait de ces moines tibétains aux pouvoirs extraordinaires qui nous font rêver d'un autre monde au moins depuis Tintin.

Mais il faut reconnaître que l'homme colle parfaitement au décor. Il rend même le décor plus plausible que s'il était laissé à lui-même, s'il était laissé à une simple fascination exotique pour des terres et une religion lointaines. On penserait à ces êtres en lévitation, les yeux mi-clos, qui sortent parfois de leur corps et y reviennent aussi aisément : « Là-bas, au Tibet, ils sont allés au-delà, et ils ont retranscrit tout cela dans *Le Livre des morts*. » Cet antimonde est un gigantesque plateau de fantasmes sur lequel nous voyons la pureté des montagnes, des « éléments ». Bref, nous y voyons l'« authenticité », expression qui rigoureusement ne signifie pas grand-chose, mais qui se remplit, chaque fois que nous la prononçons, de nos aspirations à échapper à notre destinée urbaine.

1. Religion de l'individuel, parfois exacerbé jusqu'au culte du Moi, et du global, parfois exacerbé jusqu'au culte du Tout, avec son dogme central : l'*individuo-globalisme*, ainsi qu'elle sera plus précisément entrevue dans le dernier chapitre de ce volume.

Au fond, tout est toujours authentique, conforme à quelque chose. L'« authenticité » dépend de la conformité à des critères préalablement choisis. Quelle est cette conformité que nous recherchons, cette authenticité ? Conforme à nous-mêmes ! Être soi. Se sentir exister. Se sentir bien. Être créatifs. Être authentiques, encore. On y revient, mais on ne sait toujours pas de quoi on parle. Il y a de la haine de soi, une pointe de ressentiment, et surtout une incapacité à choisir entre le confort industriel, la standardisation rassurante, mais aussi aliénante, étourdissante, et le silence, la solitude, la spiritualité, l'abandon de l'abondance, bref le Tibet. Mais fort heureusement le Tibet est assez loin, et de surcroît peu accessible naturellement et politiquement. Le Tibet est aux antipodes de notre vie quotidienne, comme une proposition, une tentation sinon une tentative de vivre autrement. De jouer un autre jeu.

C'est une frontière perdue dans la brume des hauteurs. Nous pouvons certes, et nous ne nous en privons pas, subventionner ce rêve en nous engageant pour la cause tibétaine, laissant en sursis la possibilité d'un départ. Nous pouvons participer à maintenir l'existence de l'authenticité en un lieu où un jour peut-être nous pourrions nous réfugier, en cas d'overdose extrême de modernité.

En attendant, peu enclins à être volontaires de notre volonté comme dirait le philosophe Martin Heidegger, nous préférons attendre en équilibre sur un fil. Nous préférons reporter le voyage, tout en admirant, et même en rencontrant ce qui lui ressemble, ce qui l'incarne physiquement, en l'occurrence le dalaï-lama. Moine itinérant, souriant, moderne mais « authentique » : le seul homme politique au monde qui prend l'avion en seconde classe. Même si le voyage est payé par une puissance invitante, il se fait « déclasser », afin que la différence serve à sa cause.

Le seul homme politique, semble-t-il, qui ne soit pas si éloigné de la *real politik*, réaliste dans les rapports de force, les jeux subtils de la diplomatie, et qui pourtant se lève à cinq heures du matin pour s'asseoir en méditation.

Ce contraste qui caractérise l'existence de cet homme est comme l'ambivalence qui caractérise nos aspirations, notre volonté de voyage spirituel et notre promptitude à nous soumettre à la compromission matérielle. Nous voulons l'aventure sans risques. Contradiction dans les termes : s'aventurer, c'est avant tout courir un risque ou même courir au risque, choisir le risque. Mais voilà, les citoyens de nos contrées se sont inventés des notions contradictoires pour mieux éluder leurs contradictions existentielles. Ils réclament l'aventure sans risque : de plus en plus d'agences de voyages proposent à moindre coût cette authenticité organisée, des aventures soigneusement planifiées à la recherche d'un galion. On fait la tournée des yogis de l'Inde. On part en pèlerinage en Chine sur les contours des vertigineux pics de Guilin. On s'initie avec d'authentiques sorciers amérindiens, payés pour l'occasion, au calumet de la paix et à la *sweet-lodge*.

Tout cela est comme un soupir de dépit après une journée de travail. Un soupir qui signifie que cela pourrait être autrement. Que ce cirque est inutile. C'est une ronde infernale et superficielle dans laquelle nous sommes entraînés... et que nous entraînon.

Le dalai-lama c'est aussi, extérieurement, la spiritualité sans religion, la transformation sans conversion, le libre choix sans responsabilité, la décision sans engagement. Autant de termes, encore, logiquement incompatibles mais magiquement réconciliés par la conscience postmoderne

sous le regard et le sourire bienveillants de Tenzin Gyatso (nom du ^{XIV^e} dalaï-lama).

Mais interprétons-nous justement ce sourire ? L'image que nous donnons au personnage ne renvoie-t-elle pas plus à nos désirs qu'à la réalité ? Qu'est-ce que la réalité de toute façon ? Encore un mot enveloppant nos craintes, notre besoin de nommer l'impossible. Le dalaï-lama est aussi l'image de l'impossible. Qu'il suffise d'évoquer une de ses idées favorites de responsabilité universelle pour prendre conscience de la distance entre nos *a priori*, tranquillement entretenus, et ce que ce sage himalayen dit réellement. Qu'il suffise d'évoquer la rigueur des exigences morales qu'il s'impose à lui-même, et la vision naïve d'une sorte de pape libertaire que certains nourrissent à son égard, pour mesurer encore cette distance.

Il faut franchir cette distance pour cerner – ou seulement croiser pour être plus modeste – l'homme concret. Difficile d'approcher cette personnalité complexe qui vit entre une tradition féodale qu'il respecte, tout en reconnaissant les inconséquences de celle-ci, et un monde ultramoderne dont à la fois il a subi, et subit encore, la violence politique ; un monde qu'il admire sous d'autres aspects.

Le dalaï-lama est en effet un grand admirateur du progrès. C'est un admirateur de la science la plus fondamentale, allant de la mécanique quantique, de l'astrophysique à la biologie moléculaire et aux sciences cognitives, comme de la science la plus appliquée, allant de la technique photographique, du transport ferroviaire à la médecine. Ce qui ne l'empêche pas de croire très sincèrement – semble-t-il – être la réincarnation de Chenrézi (version tibétaine), ou d'Avalokitesvara dans la version indienne et sanskrite (seigneur qui regarde vers le bas, qui dirige sa compassion vers tous les êtres, y compris les plus démunis), et que le Potala,

palais qu'il habita jadis lorsqu'il n'avait pas encore émigré en Inde, est la manifestation terrestre de la demeure de ce célèbre bodhisattva (un bodhisattva est un héros de l'Éveil, parfois considéré comme divin, consacrant sa vie au bonheur des êtres animés)¹.

Encore faut-il s'entendre sur ce qu'est une croyance, sur ce que signifie profondément Avalokitesvara. Est-ce un principe, un symbole actif, un archétype universel comme aurait pu l'appeler le célèbre psychanalyste Carl Gustav Jung, ou une divinité avec une identité personnelle bien définie ? Le moins que l'on puisse dire, c'est que le XIV^e dalaï-lama sait jouer sur les mots. Il sait jouer aussi sur les croyances populaires les plus superstitieuses mêlées aux concepts bouddhistes les plus ardues. Il assume au fond bien son rôle de garant d'une culture millénaire, et tout à la fois de promoteur de cette même tradition dans le monde moderne et en particulier en Occident. Mais si double langage il y a, il ne faudrait pas le confondre avec le cynisme ou l'hypocrisie. Kundun² exprime dans la plus pure tradition bouddhiste les différents plans complémentaires de la réalité. Le monde est multiple, et les vérités qui le décrivent aussi : vérités relatives à ce que chacun d'entre nous peut entendre sans trop souffrir, sans s'égarer encore.

Avalokitesvara peut donc à la fois être un archétype universel, un simple principe, et un être divin existant réellement sur un certain plan. Mais toute vérité n'est pas bonne à dire, tout simplement parce que chacun perçoit les choses à sa manière : un rationaliste ne pourra comprendre

1. Le lecteur pourra se reporter au glossaire des termes palis, sanskrits et tibétains en fin d'ouvrage.

2. Littéralement « la Présence », autre nom du dalaï-lama.

une partie de ce qu'est Avalokiteśvara que si on lui dit que c'est un principe, un symbole, car il ne peut en aucun cas, de par sa culture, admettre qu'il puisse exister réellement des êtres divins ; alors que d'autres, au contraire, ne peuvent comprendre une partie de ce qu'est Avalokiteśvara que si on le personnifie, si on lui donne l'image d'une divinité particulière.

Dans l'absolu, Avalokiteśvara, c'est encore autre chose, que seule une expérience directe, immédiate, intransmissible linguistiquement, permet d'approcher. La vérité absolue est très délicate à évoquer. Elle est en général inexprimable, même si elle peut être entrevue poétiquement, comme par une porte entrebâillée, ou à travers une logique rigoureuse strictement formalisée, qui ne nous en donne encore qu'une saveur, prémices destinées à donner le goût de continuer, à chercher par soi-même au-delà de toute poésie et de tout raisonnement.

Le dalaï-lama, certes, plaît. Et même beaucoup, peut-être excessivement. Mais ce qui plaît en lui y est-il vraiment ? Je me rappelle ce journal télévisé d'une grande chaîne nationale, il y a de cela une quinzaine d'années, où l'on interviewait un « spécialiste » pour savoir ce que ce maître spirituel hors norme pouvait bien offrir de si exceptionnel qui serait introuvable chez d'autres clercs religieux plus occidentaux. L'interviewé répondit avec un bel aplomb que le bouddhisme offrait la liberté, et même la permissivité, qui est refusée dans les religions occidentales, en particulier dans les monothéismes.

Le dalaï-lama serait une sorte de pape libertaire, l'incarnation d'une spiritualité individualiste dénuée de contraintes morales. Il y a loin entre cette représentation et la réalité du discours du sage tibétain, qui n'hésite pas à critiquer,

par exemple, les pratiques sexuelles immodérées et hétérodoxes, et à valoriser la chasteté conformément à ce que nous avons l'habitude d'entendre dans la bouche de nos prêtres classiques. Y a-t-il une différence ? Oui : le ton. Il ne s'agit pas d'interdire absolument.

Tenzin Gyatso peut critiquer (passer au crible), mais il ne condamne pas. Il peut prescrire une attitude comme étant plus juste qu'une autre, mais comme le ferait un médecin qui prescrirait un remède ; il n'ira pas imposer sa vue, surtout si on ne la sollicite pas. Une manière d'interpréter la pensée du dalaï-lama pourrait bien d'ailleurs, sans que l'on s'en rende très bien compte, alimenter un retour à un certain « ordre moral ». Rien n'est encore joué de ce côté-là : la tendance libertaire, amoral, existe effectivement, mais la tendance morale, voire moralisatrice, existe aussi suivant l'interprétation que l'on fait de son discours.

Bref, tout Bouddhiste qu'il est, le XIV^e dalaï-lama reste un religieux qui s'adapte mais n'abandonne en rien ni ses croyances les plus fondamentales ni les préceptes moraux qui lui semblent les plus essentiels. Je dis bien « préceptes moraux », quitte à choquer ceux qui préféreraient que l'on emploie le mot éthique, plus ouvert, moins imposé, en somme plus contemporain. Mais il s'agit bien ici d'une morale, d'un ensemble de normes de comportement claires et définies par la tradition bouddhiste, reprises par Tenzin Gyatso, et non d'un ensemble de questions soumises à la libre délibération de tous et de chacun. Ce qui ne veut pas dire que le dalaï-lama est un dogmatique borné, ou un fondamentaliste, accordant une confiance aveugle aux textes et à leurs interprètes officiels ; bien au contraire il interroge sa propre tradition, il est curieux, critique, réfléchi, parfois même facétieux. Il s'informe tranquillement,

discute, répond aux questions, fait parfois évoluer sa pensée après mûre réflexion à l'aune des développements récents de la science, par exemple concernant ce que l'on peut ou ne peut pas considérer comme un être sensible, c'est-à-dire doué de conscience, compte tenu des dernières découvertes en biologie. Il doute aussi sur nombre de questions, mais ne trahit pas ses idées sous la pression de ses adeptes, même s'ils sont de prestigieux scientifiques, des stars du show-business, ou d'importants industriels.

Il faut sans doute distinguer entre ce qu'il peut dire et penser, et ce qu'on peut lui faire dire et lui faire penser. Bénéficiaire de son succès sous l'angle politique et social, le dalaï-lama peut aussi être la victime de ce même succès, sous l'angle philosophique et moral. Car sa pensée – ses réflexions subtiles et documentées au carrefour de la tradition bouddhiste et de la science la plus contemporaine, sur le sens de l'existence, sur la mort, sur l'après-vie, sur la réalité du monde extérieur, sur la consistance de l'esprit, sur l'environnement, sur la politique – se déploie en de multiples ramifications qui ne se réduisent en rien à l'image simpliste que projette sa faramineuse notoriété.

Cet individu insolite est aussi peu attaché à sa fonction de dalaï-lama qu'aux archaïsmes de la tradition tibétaine. Il n'y a rien d'étonnant, lorsqu'on prend le temps de comprendre sa personnalité, à l'entendre dire, avec une certaine ironie, que le prochain Océan de Sagesse¹ pourrait être une femme, ou plus exceptionnel encore, un non-tibétain, quitte à faire frémir sa propre communauté. Il n'est pas étonnant, non plus, que ce moine contemplatif, convaincu depuis longtemps, comme nous le verrons, des vertus de la

1. Autre désignation du dalaï-lama.

démocratie, n'hésite pas à bouleverser le mode de nomination de son successeur, quitte, cette fois, à renverser les bases d'une tradition multiséculaire de succession d'être réincarnés. Nous verrons, tout au long de ce livre, qu'aussi surprenantes qu'elles puissent paraître, de telles réformes s'accordent avec une certaine logique bouddhique ancrée dans la pensée de Tenzin Gyatso.

Pour lui, en effet, que le prochain dalaï-lama soit désigné de son vivant par lui-même, ou par une assemblée de vénérables lamas, est envisageable, même si cela risque d'ébranler au passage la dynastie des Tulkous, émanations terrestres de Grands Êtres¹. Tout est faisable, si, toutefois, c'est utile, favorable au peuple tibétain, favorable à l'humanité. Aucune tradition n'est immuable. Aucune institution n'est absolument sacrée. Son successeur pourrait bien être le Karmapa actuel, autre Tulkou majeur, pourtant chef d'une école bouddhiste tibétaine concurrente de la sienne ; ou cela pourrait bien être le Premier ministre actuel du gouvernement tibétain en exil, fin politique et lettré de haute stature ; ou encore, cela pourrait n'être personne.

Si l'existence terrestre, politique et religieuse, d'un dalaï-lama pose plus de problèmes qu'elle n'est susceptible d'en résoudre, autant abolir une telle institution purement et simplement. Tenzin Gyatso en a-t-il le pouvoir ? Sans aucun doute. Il suffit qu'il ne nomme personne, aucun régent, aucun successeur, et qu'il déclare clairement, en outre, qu'il ne se réincarnera plus. La décision n'appartient qu'à lui. Personne ne peut vous obliger à vous réincarner, surtout lorsque vous êtes un bodhisattva (un être réalisé se consacrant au bien des autres) ! Evidemment, nous n'en

1. Êtres réalisés et quasi divins.

Table des matières

I. Le dalaï-lama, héros spirituel de l'ère post-industrielle	7
II. Rencontre du troisième type	21
III. Le lama, soudain, jeté dans l'Histoire	37
IV. Un dalaï-lama, qu'est-ce que c'est ?.....	57
V. Progrès extérieur et perfectionnement intérieur .	83
VI. Éthique, politique et religion	105
VII. L'équilibre sur un fil entre compassion, sagesse... et fol sagesse	125
VIII. La plénitude du vide	149
IX. La mort dans la vie... et au-delà	189
X. Du Tibet de Tintin à celui du dalaï-lama	213
XI. Entre individualisme et globalisme, une navigation difficile.....	227
Lexique.....	239
Bibliographie	249

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHBN000176.N001
Dépôt légal : février 2008